

HOMMAGE

*du respectueux et fidèle attachement
de la Grande Famille universitaire
de l'Académie de Rennes*

A son Recteur

MONSIEUR E. GALLETIER



Bibliothèque Maison de l'Orient



145957

Dans le Salon de la Faculté des Sciences - 28 Juillet 1941

*En une réunion toute intime,
comme le voulaient les circonstances,
a été remis à **M. Galletier**,
Recteur de l'Université, nommé
Directeur de l'Enseignement
Supérieur, le **Souvenir** qu'ont
tenu à lui offrir les Facultés,
l'Enseignement secondaire, primaire
supérieur, technique, primaire.*

Ont pris successivement la parole pour recevoir M. le Directeur Galletier et lui exprimer, au nom de l'Enseignement secondaire, de l'Enseignement primaire supérieur, de l'Enseignement technique et de l'Enseignement primaire, au nom de la Faculté des Lettres dont il fut le Doyen, au nom de l'Enseignement supérieur, les sentiments de fidèle et respectueux attachement de tous :

M. BOUSSAGOL,

Recteur de l'Académie :

M. LE LAY,

Inspecteur d'Académie d'Ille-et-Vilaine :

M. COLLAS,

Doyen de la Faculté des Lettres :

M. DURTELLE DE SAINT SAUVEUR,

*Doyen de la Faculté de Droit,
Vice-président du Conseil de l'Université.*



M. BOUSSAGOL

Recteur de l'Académie

Monsieur le Directeur,

Dans cette petite salle, si gentiment parée, sont réunies en votre honneur quelques personnes et quelques personnalités de grande valeur et de haute signification : votre famille, d'abord, devant laquelle j'incline mon respectueux hommage ; Messieurs les Doyens des Facultés et les Directeurs des Ecoles de Médecine, les Inspecteurs d'Académie, les représentants des sept départements, les Secrétaires de l'Académie et des Facultés.

Je ne me donnerai pas le ridicule de vous présenter des collaborateurs qui étaient hier les vôtres, et que vous connaissez beaucoup mieux que moi.

Trois d'entre eux vont vous exprimer leurs regrets de vous voir les quitter, leur joie de vous voir accéder aux hautes fonctions de Directeur de l'Enseignement Supérieur.

Vos nouvelles fonctions me font un devoir, dont je m'acquitte avec le plus vif plaisir, de vous saluer au nom de l'Université et de l'Académie de Rennes.

Je n'ajouterai qu'un mot : sachez bien que je suis heureux de me voir aujourd'hui, pour l'adieu qu'ils vous disent, mêlé à ceux qui vous aiment et que vous aimez.



M. LE LAY

Inspecteur d'Académie d'Ille-et-Vilaine

Votre présence à cette réunion toute intime et familiale qui, en nombre restreint, ainsi le veulent les circonstances, nous groupe autour de M. le Directeur GALLETIER, de M^{me} GALLETIER et de ses enfants, a pour nous, Monsieur le Recteur, valeur de symbole.

Nous nous sommes déjà rendu compte de cette volonté qui vous anime de conduire nos destins avec cet esprit de bienveillance et de fermeté que nous apprécions tant en M. GALLETIER, dans une compréhension humaine et haute tout à la fois des grands devoirs que vous impose votre charge.

Vous continuez.

Soyez assuré que vous trouverez chez tout le personnel de l'enseignement secondaire, primaire supérieur, technique, primaire de l'Académie, une bonne volonté entière, une volonté sans réserve à servir sous vos ordres, en toute confiance et en tout respect.

Vous pouvez compter sur nous, Monsieur le Recteur, comme nous savons pouvoir compter sur l'appui et les conseils de votre expérience, et les directives d'un chef qui sait concilier l'exercice d'une autorité au service de l'Université et de la patrie avec cette simplicité d'accueil et cette humanité qui font la conquête des cœurs.

Monsieur le Directeur,

De volonté, je l'affirme, unanime, nous avons voulu puisque vous nous quittez, et que vos éminents services, votre valeur reconnue vous ont fait appeler à la Direction de l'Enseignement supérieur, nous avons voulu qu'un souvenir vous reste qui vous dise notre affection et notre respect.

Notre ciel brumeux de Bretagne ne connaît pas de brusques floraisons ; un long printemps y prépare les maturités de l'été. De même au cœur des hommes les sentiments n'y éclosent que lentement. Il semble que la nature elle-même leur conseille cette attente, cette sorte de méfiance d'eux-mêmes et des autres.

Mais à ceux qui ont su gagner une fois leur confiance, ils accordent sans retour le don complet d'eux-mêmes, et leur amitié, leur fidélité, comme le granit de nos côtes, est à l'épreuve du temps et des tempêtes. Telle est la nôtre pour vous.

Les circonstances veulent que nous soyons peu nombreux aujourd'hui autour de vous, de M^{me} GALLETIER, de vos enfants que nous unissons dans la même pensée fidèle, et vous-même avez marqué le désir d'une réunion toute intime et restreinte ; mais sachez bien que dans toutes nos villes et villages de Bretagne, du Maine, de l'Anjou, de la Mayenne, dans tous nos établissements, dans toutes nos écoles ces sentiments que je vous exprime sont ressentis de tous, et que profonds sont les regrets de ceux qui eussent aimé être là !

Parmi ceux mêmes qui devaient assister à notre réunion, certains, retenus par d'impérieuses obligations de charges, n'ont pu venir.

Ils sont de cœur avec nous.

A l'appel adressé pour vous offrir ce souvenir, tous, à l'envi, ont répondu, professeurs de l'enseignement supérieur, professeurs de l'enseignement secondaire, de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement technique ; et les maîtres de nos écoles primaires ont tenu à devoir et à honneur de se joindre à eux, pour une marque d'attachement unanime de toute la grande famille de l'Université de Rennes à son ancien chef.

Je serai bref et direct, comme vous l'aimez et comme le veulent les temps.

Interprète de mes collègues, interprète de tout le personnel de l'enseignement secondaire, primaire supérieur, technique, primaire, lié à vous par une collaboration journalière, et m'honorant de votre amitié, je veux, en quelques mots, vous dire les raisons de notre respect fidèle et affectueux.

Nous nous sommes donnés à vous, parce que vous vous êtes donné à nous.

Certes, vous avez été le chef respecté qui dirige de haut, et de vue claire, qui commande fermement et se fait obéir. Les hommes, et même les Universitaires, aiment les ordres nets et y obéissent d'adhésion d'esprit et de cœur, quand ils savent que qui commande mérite de commander et que réfléchi, calme, droit, juste, maître de soi comme de l'Université, s'il ordonne, il ordonne d'intérêt collectif, universitaire ou national.

Mais vous avez été davantage.

Vous avez été le chef compréhensif et bon — votre porte était grande ouverte à tous — Vous saviez avec tant de bienveillance, une bienveillance si paternelle aux jeunes, si humaine à tous, écouter, conseiller, relever les courages abattus, réfréner les impatiences, trouvant chaque fois le mot qui porte et convainc. Jamais, je le sais de pertinente façon, votre aide active et efficace n'a été refusée à ceux qui dans l'adversité venaient vers vous.

Votre cœur, élargi à toutes les souffrances, sait comprendre et partager toutes les peines.

On venait vers vous, à vos audiences du jeudi, assuré qu'on pouvait tout vous dire parce que vous savez tout comprendre ; assuré aussi, que si en toute fermeté vous saviez obtenir, voire exiger s'il le fallait, de chacun un complet dévouement à sa tâche, parce que vous l'exigiez d'abord de vous-même, avec une égale fermeté, prenant toutes vos responsabilités, vous saviez défendre et couvrir.

On allait vers vous, mais vous alliez vers nous ; — et je ne parle pas ici seulement de ces contacts si fréquents, si confiants, que vous aviez avec mes collègues et moi —. Malgré l'écrasant labeur des ces années tourmentées, vous étiez sans cesse sur les routes, inspectant tous les établissements, voyant tout par vous-même, vous intéressant à tout et à tous, stimulant partout les courages, apportant partout réconfort. Au cours de ces randonnées, vous vous arrêtiez parfois au hasard de la route, à l'école du village. Une classe souvent était toute l'École et les marmots

ouvraient de grands yeux ébahis quand on leur annonçait le Recteur et qu'ils se levaient pour vous recevoir ; en fait de Recteur, ils ne connaissaient que celui de la paroisse. Mais l'instituteur, après votre départ, leur expliquait qui vous étiez, et le jour de votre visite à l'Ecole, dans les familles, dans la commune, demeurait un de ces grands jours qu'on n'oublie pas.

Il y a trois ans, si je ne me trompe, que votre nomination au Rectorat de Rennes fut accueillie d'unanime joie. Vous nous reveniez après une courte séparation.

Monsieur le Directeur, il ne m'appartient pas de dire les titres universitaires qui vous désignaient pour cette haute charge :

— vos travaux littéraires, si appréciés des érudits et des lettrés, où le souci de la recherche et de la précision dans le détail s'allie au goût le plus délicat, comme au jugement le plus nuancé et le plus sûr ;

— les éminentes qualités de travail et de dévouement, de savoir, d'intelligence, de caractère dont vous avez donné tant de preuves, de si longues années, comme professeur puis Doyen de notre Faculté des lettres.

Cependant nous vous avons vu à l'œuvre, et savions de certitude avec quelle claire activité, quelle hauteur de vue, quel souci d'union de l'Université, de l'Ecole primaire jusqu'aux Facultés, — l'intérêt que vous avez marqué de façon effective à l'Ecole primaire en acceptant la présidence de notre Fédération d'Ille-et-Vilaine qui en tire honneur, nous en étaient un sûr garant — avec quelle autorité aussi vous sauriez agir.

Nous mettions en vous tous nos espoirs d'une grande œuvre universitaire réalisée dans la paix.

Les destins en ont autrement décidé.

Le tocsin qui, en septembre 1939, appela aux armes les hommes en état de servir, vous requit pour d'autres tâches urgentes.

A travers les crises, les désarrois, au milieu des exodes, des deuils, des ruines, il fallait maintenir.

Vous avez maintenu. Avec quelle fermeté souriante, quel courage calme, sans défaillance, j'en veux rendre témoignage.

Animés, soutenus par votre exemple, tous, à vos ordres, ont servi :

et l'œuvre immense d'accueil en septembre-octobre a été accomplie :

et la vie scolaire, — malgré les réquisitions de locaux, malgré les vides creusés dans les rangs par les départs, — réorganisée partout, partout a pu reprendre ;

et de nouveaux établissements, comme par enchantement, sont nés.

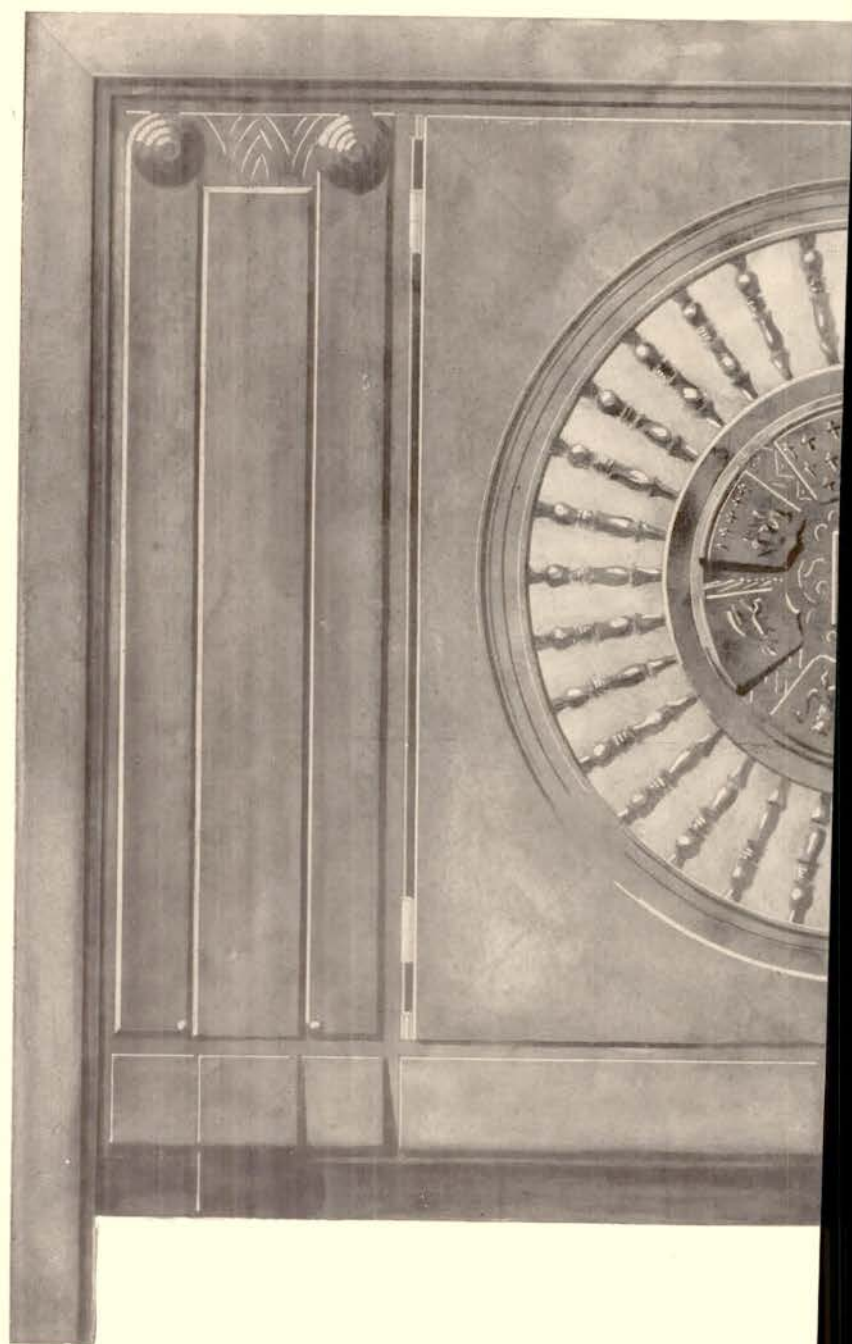
Au long des jours, toutes les difficultés ont été résolues.

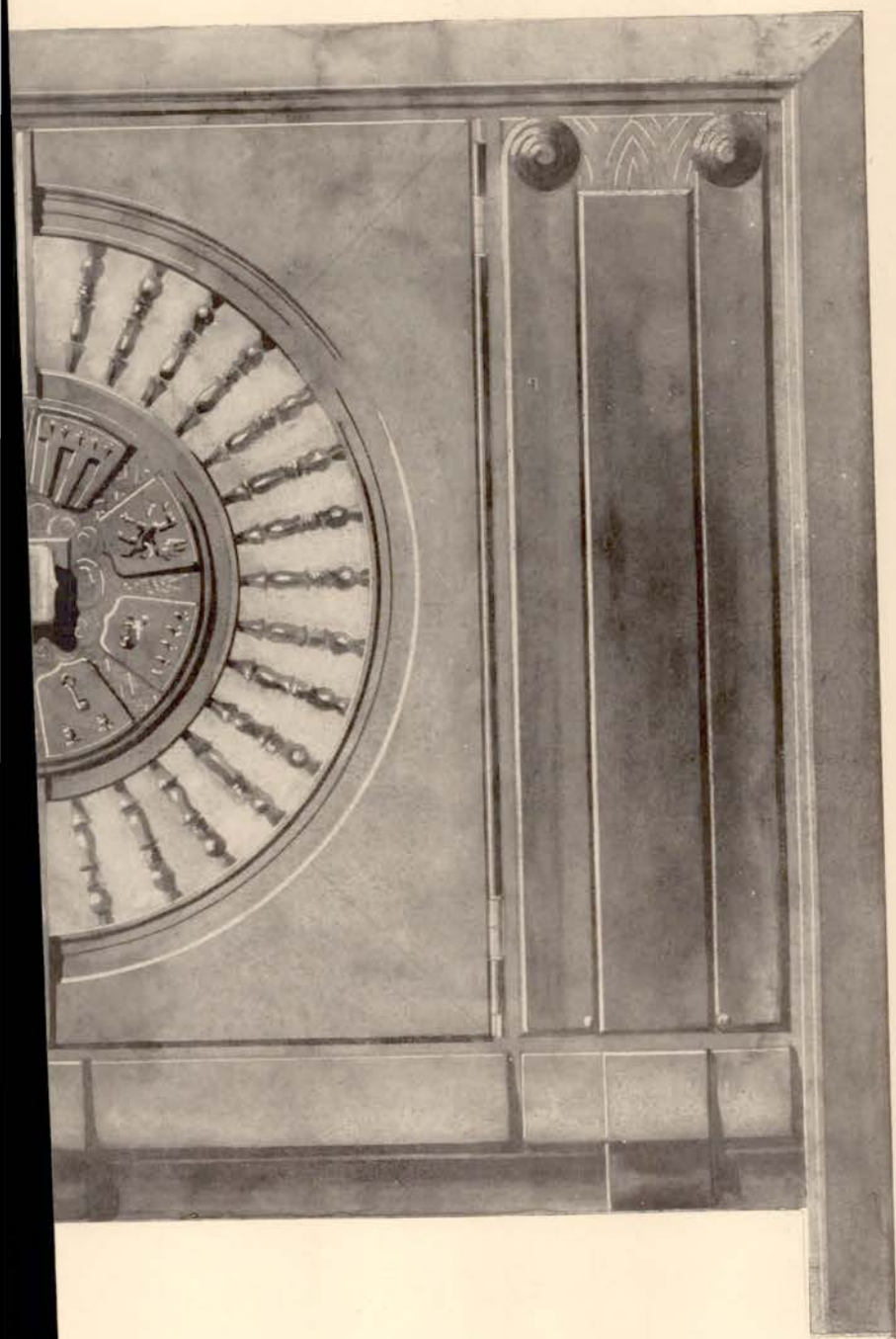
Aux heures sombres de la défaite, en mai-juin 1940, vous avez montré à tous le devoir, à votre poste, comme en 1914 dans les tranchées de Verdun.

Je me souviens.

Que n'avez-vous fait pour soulager les misères des pauvres gens, femmes, enfants, vieillards,









fuyant par les routes, pour accueillir notamment ceux de la famille universitaire qui venaient vers vous.

Et Madame GALLETIER me permettra respectueusement de dire l'inlassable dévouement dont elle fit preuve, elle aussi, à vos côtés, partageant vos peines, vos soucis.

Je me souviens : exode des réfugiés, bombardement de Rennes, arrivée des troupes allemandes. Aux abords de Rennes, une oasis d'ombre et de repos nous réunissait parfois.

Cruellement atteint par l'épreuve, vous avez continué à servir stoïquement dans un oubli de vous-même, dans un don complet de vous-même.

Et l'Université a repris sa tâche.

Bien des caps difficiles ont dû être franchis.

Pilote infatigable, vous étiez à la barre, tenue de main experte et ferme, évitant les écueils, épaulant la lame, ou lui faisant tête.

Les mois passés, vous étiez encore sur les routes, tenant à devoir de donner à nos établissements éprouvés, aux élèves, aux familles, au personnel, le puissant réconfort de votre présence au milieu d'eux.

Vous avez maintenu, toujours maintenu.

*
**

Monsieur le Directeur, comment les Universitaires de Bretagne, d'Anjou, du Maine, de Mayenne, n'auraient-ils pas pour vous, reconnaissance, respect !

Ils ont voulu qu'à votre foyer que vous aimez tant, où vous puisez cette force morale si profonde qui est en vous, où tant d'affections chères vous entourent, un souvenir durable demeure de cette reconnaissance et de ce respect :

Ils vous offrent une bibliothèque dont à défaut du meuble vous voyez ici la maquette, œuvre des ateliers Rual. M. PELHATE, dont vous connaissez le goût et le talent d'artiste, comme le cœur dévoué, en a inspiré et dessiné les motifs décoratifs. Dans la rosace bretonne qui l'ornera en son milieu, s'inscriront, en relief, avec les armoiries de Bretagne, celles des sept villes chefs-lieux des départements qui forment le ressort de l'Académie.

Elle servira de socle au buste de Bigouden, œuvre du maître statuaire NICOT, évocation de cette Bretagne que vous aimez, je le sais, d'amour quasi filial, et qui vous le rend bien ;

de cette Bretagne, aussi fidèle à la patrie qu'à ses traditions et à ses coutumes ; à l'âme sentimentale et sensible, nourrie de légendes de la mer qui bat ses falaises comme des landes qui couvrent ses monts, au long des siècles bercée des rêves et des espoirs infinis qu'emportent ceux qui s'en vont vers l'immensité et les hasards du grand large ;

de cette Bretagne à l'âme pleine de contrastes, passionnée, tourmentée comme ses côtes, fraîche et naïve aussi, recueillie, réservée, timide comme ces vallées d'ombre que creusent vers la mer ses rivières, haute et courageuse et fière comme celle qui, par le ciseau du sculpteur, anime la Bigouden femme de marin et de chagrins vaillamment supportés.

La bibliothèque sera de bois dur ; de pierre dure est la Bigouden de Nicot, haut coiffée de sa mitre, aux beaux traits rudes burinés par les épreuves et par le temps, — de pierre de Ker-santon au poli de bronze — nos calvaires en sont faits qui de Brest à Morlaix marquent la route, chemin de croix à nul autre pareil, où l'art le plus émouvant s'allie à l'élan mystique le plus intense et le plus pur.

De même bois dur, de même pierre dure sont notre reconnaissance, notre affectueux respect.



M. COLLAS

Doyen de la Faculté de Lettres

Monsieur le Directeur,

C'est la seconde fois que j'ai l'honneur de vous présenter, au nom de la Faculté des lettres, les félicitations de ses membres et de ses étudiants, qui n'oublient pas ce que vous avez fait pour eux, et quelquefois dans des circonstances difficiles, successivement comme professeur, comme doyen, comme recteur.

Au moment où vous accédez à l'un des plus hauts échelons de la hiérarchie universitaire, nous y joignons nos vœux pour votre prospérité dans vos nouvelles fonctions, pour votre santé, pour votre bonheur, pour celui de Madame GALLETIER et de tous les vôtres, autant qu'on peut parler de bonheur dans les cruelles circonstances où nous sommes.

M. le Recteur, dont la présence nous rassure sur l'avenir de l'Université que vous quittez, me permettra d'ajouter l'expression de nos regrets. Il y a quatre ans, nos adieux n'allaient pas sans mélancolie quand vous nous quittiez comme doyen. Il en est de même aujourd'hui. Nous conservions alors un secret espoir, qui s'est bientôt réalisé, que l'adieu ne fût pas définitif. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus prévoir rien de tel ; en revanche, nous pouvons nous réjouir de ne pas vous perdre tout à fait, puisque vous

restez, à un degré plus éminent, notre chef et notre guide, et que la Faculté des lettres, justement fière de voir un des siens à la tête de l'Enseignement Supérieur, espère jouir longtemps de votre haute et bienveillante direction.

C'est dans ces sentiments, Monsieur le Directeur, qu'au nom de mes collègues, je vous prie d'agréer l'assurance de notre fidèle amitié et de notre coopération dévouée, pour le bien de la Faculté, de l'Université de Rennes et de notre pays.



M. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR

Doyen de la Faculté de Droit

Vice-Président du Conseil de l'Université

En des temps plus heureux, cette manifestation se serait déroulée dans des conditions bien différentes. Nous aurions aimé lui donner autant d'éclat qu'il eut été possible. Les jours que nous vivons ne le permettent point. Ils commandent au contraire la simplicité la plus grande. Mais si cette cérémonie est dépourvue de tout apparat, sa portée n'en est pas moins profonde. Sans doute nous ne sommes que quelques-uns seulement à avoir le privilège d'être en ce moment réunis près de vous. Mais il faut voir en nous les représentants de la foule innombrable de ceux qui, s'ils ne sont pas matériellement présents, sont avec nous pourtant par la pensée et par le cœur, foule innombrable, je puis le dire en toute vérité, puisqu'il s'agit de tout le personnel de l'Académie de Rennes.

Aux paroles que vous ont adressées M. le Recteur Boussagol, M. l'Inspecteur d'Académie Le Lay et M. le Doyen Collas, que pourrais-je ajouter ? Ils vous ont exprimé les sentiments que tous nous éprouvons pour vous. Depuis bien des années, avant de devenir notre chef, n'étiez-vous pas des nôtres ? Vous arriviez à Rennes voici longtemps déjà, au lendemain de la grande guerre pendant laquelle vous aviez vaillamment combattu. Il ne me revient pas de dire à quel point l'ensei-

gnement par vous donné à la Faculté des lettres fut de suite apprécié, par quels mérites éminents il se recommandait. Je ne veux pas empiéter sur un domaine qui ne m'appartient pas. Permettez-moi pourtant de me souvenir qu'il fut jadis un temps où c'était dans le monde des juristes que l'humanisme volontiers recrutait ses adeptes. C'est à ce titre que j'évoquerai votre thèse, que l'on peut dire classique, sur la poésie funéraire latine.

Professeur éminent, humaniste de grande classe, vous vous êtes montré aussi un administrateur remarquable, comme doyen d'abord, comme recteur ensuite. Votre nomination aux fonctions rectorales vous éloigna tout d'abord de Rennes, mais cet éloignement fut de courte durée. Après un bref passage à Besançon, bientôt vous reveniez parmi nous, comme recteur de l'Académie de Rennes, et votre nomination était accueillie, je ne dirai pas seulement avec une faveur unanime, mais avec une véritable joie. Parce que nous vous connaissions, la confiance que nous mettions en vous était sans limites. A quel point nous avons raison, les faits l'ont bien montré.

Nous qui, tous les jours, vous avons vu à l'œuvre, nous avons admiré votre puissance de travail, votre esprit de décision, votre dévouement inlassable à tous les grands intérêts dont vous aviez la charge, votre énergie toujours sans défaillance. Elle s'est maintenue intacte et devant les malheurs publics, et devant ce deuil si cruel, auquel nous nous sommes respectueusement associés, qui est venu vous frapper dans vos plus chères affections de famille. Pour chacun de nous,

vous avez été un exemple vivant. Pour *tenir* ainsi qu'elle l'a fait, l'Université de Rennes n'a eu qu'à s'inspirer de vous.

Et voici que vous nous quittez, appelé à remplir les hautes fonctions de Directeur de l'Enseignement Supérieur. Les intérêts de l'Enseignement Supérieur, si étroitement unis à ceux mêmes de la France se trouvent certes en bonnes mains. Nous serons fiers de travailler sous votre direction, chacun dans notre sphère, à la grande œuvre du relèvement français, relèvement en lequel nous avons une foi absolue. Relisant ces jours derniers la correspondance de Lamennais, mon attention s'est trouvée attirée par cette phrase : « Chère France ! elle est encore à tout prendre « ce qu'il y a de mieux dans cette Europe corrompue. Sans doute, elle renferme beaucoup de « mal, mais le mal y est moins mauvais qu'aill« leurs, et c'est beaucoup » (1). Cette constatation que Lamennais, si porté qu'il fût, à mettre tout au pire, faisait en 1827, il nous est encore permis de la faire aujourd'hui en 1941. Dans une telle constatation il y a pour nous grande raison d'espérer.

Dans la maison de France, il y a des demeures nombreuses. La Bretagne en est une. Si vous n'êtes pas Breton de naissance, vous êtes devenu, du fait de tant d'années passées parmi nous, un Breton d'adoption. Vous connaissez et vous aimez notre vieille terre, la vieille race qui l'habite. Vous savez quelle place tient la Bretagne dans

(1) Œuvres posthumes de Lamennais, publiées par FORGUES. *Correspondance*, t. I, p. 261.

la communauté des provinces françaises. Son visage m'apparaît comme celui de cette Bigouden, d'un réalisme si franc et si probe, hérité de celui des vieux tailleurs d'images. Regardez-la : manifestement la vie ne l'a pas épargnée. Elle a traversé de pénibles épreuves. Son courage n'est pas diminué pour autant. Elle garde la sérénité, elle garde l'espérance, cette espérance à propos de laquelle Le Goffic écrivait, vous vous en souvenez peut-être :

*O mort, règle inflexible, universelle loi,
L'espérance bretonne est plus forte que toi. (1)*

Puisse cette espérance bretonne se réaliser enfin, et avec elle aussi, car je ne saurais les séparer l'une de l'autre, l'espérance française.

Au nom de tous ceux qui sont présents ici, au nom également des absents, j'adresse à Monsieur le Directeur de l'Enseignement Supérieur et à Madame Galletier l'expression de notre respectueux et fidèle attachement.



(1) Ch. LE GOFFIC, *Poésies complètes*, t. II, p. 146.

M. le Directeur GALLETIER

en une improvisation émue et émouvante, sut trouver les mots qui portent pour dire combien il reste uni de cœur à l'Académie de Rennes, et combien profondément le touchent les marques de sympathie et d'affection dont il est l'objet.



« Je quitte à regret votre Bretagne, dont j'ai, « moi aussi, ressenti l'irrésistible attachement et « pour laquelle j'ai compris votre affection « nostalgique. Je quitte non sans mélancolie une « Académie qui m'a fait accueil il y a plus de « vingt ans et qui était devenue pour moi comme « un grande famille où tous les visages m'étaient « familiers et chers.

« J'emporte comme le bien le plus précieux le « souvenir de votre dévouement à l'Université et « les témoignages d'une sympathie qui ne se « prodigue jamais mais qui a la solidité de vos « rochers d'Armorique. »

(Lettre du 6 juillet 1941.)



